



Beata
Umubyeyi Mairesse
Consolée

J'AI
LU

Consolée

DE LA MÊME AUTRICE

ROMANS

Tous tes enfants dispersés, Autrement, 2019 ; J'ai lu, 2021.

ESSAI

Le Convoi, Flammarion, 2024.

NOUVELLES

Ejo, La Cheminante, 2015 (Prix François-Augiéras, prix du livre Ailleurs).

Lézardes, La Cheminante, 2017 (Prix de l'Estuaire, prix La Boétie).

Ejo suivi de *Lézardes*, et *autres nouvelles*, Autrement, 2020.

POÉSIE

Après le progrès, La Cheminante, 2019.

BEATA
UMUBYEYI
MAIRESSE

Consolée

ROMAN



L'autrice de cet ouvrage a bénéficié
d'une bourse d'écriture de la région Nouvelle-Aquitaine.

© Éditions Autrement, un département
des éditions Flammarion, 2022 pour l'édition en langue française

© Beata Umubyeyi Mairesse, 2022
Publié en accord avec l'Agence littéraire Astier-Pécher

© Éditions J'ai lu, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Le présent est une conséquence
du passé.*

Nadine GORDIMER,
Vivre à présent

*Nous fûmes – ma génération –
enfants de la colonisation, d'une
façon qui n'était ni celle de nos
parents, ni celle de ceux qui nous
ont suivis.*

Abdulrazak GURNAH,
Discours de réception du prix Nobel

Mulâtresse :

Nom féminin.

Vieux. Femme mulâtre.

Mulâtre :

Adjectif et nom.

Étymologie : espagnol *mulato*, de *mulo*, signifiant *mulet*.

Vieux. Né d'un Blanc et d'une Noire, ou d'un Noir et d'une Blanche.

Mulet :

Nom masculin.

Hybride mâle, stérile, produit par l'accouplement d'un âne et d'une jument.

*Les personnages de ce roman sont fictifs.
L'institut pour enfants mulâtres de Save, lui,
a bien existé.*

Mais pour l'heure, le soleil emplit l'air de paillettes de poussière qui restent longtemps suspendues, immobiles, jusqu'à ce que, avec une régularité déroutante, une bergeronnette fende le silence de ses ailes fines. Alors les paillettes tressautent et tombent au sol en pagaille, aussitôt remplacées par d'autres.

Ici enfin Consolée repose, dans la palpitation du monde.

1.

Consolée – 1954

Elle a pris le parti des araignées. Elle sait bien que leur morsure peut être venimeuse, mais puisqu'il fallait choisir un camp, elle n'a pas hésité : ce seraient les araignées. Parce qu'il faut toujours choisir : larmes ou joie, blanc ou sombre, feu ou froid, araignées ou geckos ; et qu'il est vain de chercher la dualité : si tu ne prends pas toi-même la décision, c'est un camp qui te prend de force et n'aura de cesse dès lors de douter de ton adhésion, peu importe les gages que tu pourras donner toute ta vie, le camp te rappellera toujours ta tiédeur initiale. Tu as cru que tu pouvais habiter le milieu ? Tu t'es imaginée au-dessus des lois de la nature ? Tu ne seras jamais vraiment des nôtres, alors tu dois apporter deux fois plus de preuves de ta fidélité. Il faut avoir le geste sûr, appartenir sans tergiversation. Trancher.

Pour Consolée, ça commence avec une histoire d'araignées et de geckos. Elle repose sur la couche étroite, coincée entre le corps de la

mère et le mur en torchis. Elle a l'interdiction de bouger. Mais elle ne parvient pas à dormir. Comment pourrait-elle dormir avec le bruit de mitraille que fait la pluie sur le toit ? Tacatatacata tacataracatracacrac. Ça doit être de la grêle. Si le ciel ne s'était pas brusquement assombri, plongeant la pièce dans le noir, elle croirait qu'une armée de petits singes attaque la maison, que le toit va s'effondrer sous le poids d'une montagne de pierrailles lancées depuis l'avocatier de la cour, là où elle les voit parfois venir chaparder des fruits verts.

Nous devons nous reposer. Dors.

La mère a enfoui sa tête sous une natte, en a posé une autre sur la sienne. Nous devons nous reposer. L'enfant n'entend pas sa respiration, les oreilles pleines du bruit du ciel en colère. Elle reste immobile jusqu'à ce que l'étreinte autour de sa taille se desserre, jusqu'à ce qu'elle soit certaine que la mère est assoupie. Elle doit se reposer.

Des champs, du bois à porter sur le dos, de l'eau à puiser dans la vallée, de la solitude des travaux sans cesse recommencés.

Consolée soulève doucement la natte, puis sa tête, essuie les gouttes de sueur sur son front, dégage sa taille du bras alourdi par le sommeil de la mère et se redresse. Elle veut saluer les araignées d'un battement de cils, d'une vibration indocile, profiter du somme de la mère pour passer du temps avec ses amies.

Chaque salutation est un serment d'allégeance réitéré. Je suis à vos côtés, ne craignez rien. Je vous défendrai toujours contre le camp des geckos. Regardez comme j'agite férocement les bras dès que je les vois s'approcher de vous, qui veulent vous avaler avec leur petite langue couleur sang.

Deux toiles se déploient entre la poutre d'où part le paravent de feuilles tressées qui sépare le logis en deux et la porte qui donne au-dehors. De l'autre côté du paravent, la cousine est également étendue sur sa couche et, lorsque la pluie ne tambourine pas comme aujourd'hui sur le toit, on peut entendre son ronflement harmonieux, comme si elle continuait à chanter en dormant. Pendant que la famille entière s'abandonne à la paix du repos, là-haut sous le plafond de canisse, démarre une guerre silencieuse à laquelle l'enfant assiste, le cœur suspendu aux gestes de ses championnes aériennes.

Je suis à vos côtés, ne craignez rien. Elle n'est pas comme sa cousine qui chasse régulièrement les araignées avec son balai, détruisant sans relâche les délicates toiles que les petites bêtes s'empressent de tisser de nouveau, avec une énergie et une minutie inaltérables. Voilages aériens chargés des brisures du soleil disparu, de poussières de cendre capturées à la lisière du feu.

Les toiles frissonnent à chaque mouvement des araignées qui se préparent au combat. Elles sont deux, une grosse et une petite, aux pattes comme de longs cils.

La mère aussi a dans les pattes une féerie de fils entrelacés. Elle crée, par un habile manège,

la danse du sisal et de l'aiguille qui donne vie à des trésors bicolores. Consolée sait qu'un jour elle apprendra d'elle l'art du tissage. Elle a tout observé, en silence, suivi attentivement les étapes qui mènent de l'immense plante grasse, qui pousse derrière le talus, jusqu'aux délicats paniers tressés qui ornent les murs de la maison.

La mère lui avait interdit de toucher aux feuilles géantes de l'agave. Un jour, l'enfant avait désobéi, elle avait posé fermement le doigt sur la pointe noire, avait crié, mais ne l'avait pas regretté, malgré l'élancement dans la chair et la gifle sur la joue. Elle avait sucé son doigt endolori, regardant avec un air de défi le long coutelas de la mère s'enfoncer dans la plante, trancher à la base, découper un puis deux puis trois bras du monstre aussi grand qu'elle.

À chaque fois, c'était le même rituel.

Une fois les lourdes feuilles gris-vert rapportées dans la cour de la maison, la mère les posait sur une planche et commençait à les battre, aidée de la cousine. Consolée devait rester à distance, les projections de bouts de plante portaient loin, les femmes se retrouvaient vite tachetées des pieds à la tête. À chaque coup elles ahanaient, l'agave résistait, mais déjà commençait à apparaître les longues fibres blanches entremêlées, cheveux raides, vaisseaux filiformes. Elles tapaient tant et tant que l'enfant se savait complètement vengée de la piqûre originelle.

Puis venait le moment du trempage dans une eau qui moussait à foison. Elle servirait plus tard à laver le linge.

Lorsque les fibres étaient totalement dégagées de leur gangue de chair, les femmes les mettaient à sécher sur une corde tendue entre l'avocatier et le citronnier. Au mitan du jour, le soleil les raidissait. Corps blancs au garde-à-vous, une armée silencieuse attendait son ordre de mobilisation vers des contrées lointaines. Le vent du soir les mettrait en mouvement, lentement, bras et jambes articulés. Consolée les effleurait, intimidée : des inconnus décapités ; peut-on jamais rencontrer un être sans visage ? Dans la nuit noire, les flammes du feu dressé au milieu de la cour projetaient sur les fils immenses une lumière jaune qui semblait les lécher doucement, par à-coups, les animant étrangement.

Arrivait le jour de la teinture. Du bois en grande quantité était apporté pour alimenter le foyer qui pourrait tenir plusieurs heures, avide et sans relâche, sous l'immense cruche en terre cuite remplie d'eau. Tenue à distance du danger, l'enfant dressait l'oreille lorsque les premières petites bulles venaient crever la surface placide de l'eau. La mère soulevait une partie des fibres de leur perchoir et les posait à côté de la cruche qui commençait à crépiter. Placplacplacplpl. D'un geste, elle envoyait sa fille chercher la plus grande des spatules posées sous l'auvent de feuilles de bananier. La cousine s'approchait alors avec un panier rempli de feuilles séchées noires et parfumées.

Quand enfin toutes les grosses bulles éclataient, emplissant la cour d'une musique mate, l'opération pouvait commencer.

Une pluie de feuilles noires assombrissait l'eau, ciel d'orage et de colère. Puis le sisal y était plongé prudemment, la raideur soldatesque blanche ployait et fondait au contact de la chaleur suffocante. La spatule les faisait tournoyer avec fermeté : c'était une noyade bien orchestrée. L'enfant était aux avant-postes, inutile de toutes les questions qu'elle n'osait pas poser, tambour muet d'une peau qui aurait voulu à la fois éclater comme les bulles brûlantes et se fondre dans le noir de la cruche magique. Elle aurait voulu elle aussi pouvoir changer de couleur, prendre la teinte des autres membres de la famille, elle aurait voulu y plonger ses cheveux de paille trop clairs que les enfants de la colline tiraient avec malice quand elle tombait entre leurs mains curieuses. Elle rêvait d'indifférence.

De nouveau le séchage. Sur la corde désormais pendaient, voisins et distincts, fils blancs et fils noirs, mais le vent du soir les emmêlait, le gris d'une trêve à l'heure où les chats sortent chasser les souris. Le diable n'y aurait pas reconnu ses petits.

Venaient les longues après-midi de tressage. Assises sur une natte à l'ombre de l'avocatier, la mère et sa nièce avaient sorti leur alêne sans chas et leur lame dont le nom, uruhindu, renfermait tout le tranchant de leur détermination artisanale. Rouler, piquer trancher. Picpicpicpic. Trancher.

La danse des doigts pouvait commencer. Consolée était assise à leur côté, mise à contribution pour séparer les fils et les leur tendre avec la ferveur de tout apprenti. Bientôt le premier toron enroulé sur lui-même prendrait forme. Il serait le fond du panier, le socle solide qui pourrait recueillir les haricots secs, les farines, les secrets des femmes et les malédictions des sorciers.

Une conversation spiralaire et muette se tissait entre le pouce, l'index et le sisal : naissance de l'agaseke, le panier aux motifs géométriques, bicolore, qui décorait toutes les maisons. C'était un mariage ancestral et heureux qui n'était le fruit d'aucune dépossession : la sueur des femmes et le fruit des entrailles de la terre.

Cette beauté console la petite fille de sa différence. Elle sait qu'elle a choisi le bon camp, celui des noires araignées qui tricotent des toiles opalescentes, subtils ouvrages de soie, qui ploient sous la menace des geckos mais jamais ne démentent leur promesse de légèreté. Un jour elle aussi tressera de telles échelles aux motifs abstraits : deux couleurs, une pour chaque pied. Une marelle pour toutes les petites filles bigarrées, en équilibre entre le ciel et la terre.

2.

Astrida – 2019

Tantôt une des aides-soignantes s'est exclamée en découvrant son tricot :

— Quels drôles de motifs, madame Astrida, c'est une véritable œuvre d'art que vous êtes en train de nous confectionner là, il faudra qu'on vous organise une exposition ! Mais vous ne voulez pas plutôt faire des marguerites et des pommes comme votre voisine ?

— On dirait du Mondrian ou quelque chose de moderne comme ça, a surenchéri le kinésithérapeute qui passait par là. C'est surprenant qu'elle fasse des formes géométriques, non ? Remarque, elle devait avoir vingt ans dans les années soixante.

Puis, haussant le ton pour faire mine de s'adresser à elle :

— Elle a porté des robes Mondrian de Saint Laurent, Mme Astrida ?

— Bof, au moins chez Mondrian il y avait du jaune, du rouge et du bleu. Elle ne nous

pond que du noir et du blanc. C'est dingue...
Va savoir où elle a chopé ça.

L'aide-soignante a fait un geste sans équivoque en le disant.

Et ils ont échangé un petit rire moqueur.

Cette façon qu'ils ont de parler d'elle comme si elle n'était pas là. Ils font tous ça avec les vieux. Ils s'imaginent qu'ils ne les entendent pas, vu qu'ils ne sont plus dans l'effervescence du monde. Parqués ici dans une maison sécurisée, entourée d'un muret au portail barricadé. Loin du bruit de la vie, on les renvoie sans cesse à ces années soixante de leur jeunesse, comme à un musée. Une exposition. Quelle blague. Astrida se tricote un pull pour passer l'hiver, voilà tout, pourquoi cette gamine de soignante veut-elle le figer dans une exposition ?

C'est vrai que la plupart des résidents sont désormais si durs d'oreille qu'il faut presque crier pour traverser le nuage de silence qui entoure leurs têtes dodelinantes. Mais Astrida, elle, entend encore parfaitement. Elle enregistre les mots sans toujours les relier dans un sens littéral. Elle les emmagasine prestement dans des boîtes, comme elle le fait avec son armoire à tricot, le blanc à droite, le noir à gauche, séparant les textures, la laine, le mohair, l'angora. Elle met les mots ronds en haut, les stridents en bas et empile au milieu, du plus petit au plus grand, les mots plats, ceux qui reviennent le plus souvent dans cette mer de sons où elle s'enlise depuis plusieurs mois.

Parfois, quand visiblement on attend d'elle qu'elle parle, elle en sort un ou deux qu'elle imagine à propos et les leur offre avec une pointe d'inquiétude dans la voix. La plupart du temps, elle reste coite et s'efforce de sourire. Ce n'est pas qu'elle ait jamais été bavarde, mais, depuis que la maladie s'est mise à grignoter ses cellules grises, les mots sont plus chiches encore. Son français a été réduit à un trognon : la chair des détails, des spécificités s'en est allée. Il n'existe plus d'acacias, de jacarandas ou de kapokiers, seulement des arbres. Les moineaux, mésanges, milans et grues couronnées se sont envolés, reste l'unique mot générique d'« oiseau ». Comment peindre encore le monde dans toute sa flamboyance avec ce moignon de langue ?

Tantôt pourtant, sans que personne lui ait rien demandé (le kiné s'était déjà lancé dans une anecdote fleurie sans doute destinée à entreprendre sa collègue sur le chemin de la séduction), Astrida a voulu expliquer à ces jeunes sots, qui visiblement se moquaient de son tricot, l'origine des motifs géométriques qui reviennent sans cesse habiter ses ouvrages. Elle se doutait bien que ces enfants, nés ici il y a à peine deux ou trois décennies, ignoraient tout des paniers en sisal que tressait autrefois la mère dans la petite cour là-bas, quand le grand-père la couvrait d'une attention faite de murmures et de rires bienveillants.

Alors elle a raconté. Les araignées, les feuilles d'agave, la cousine venue aider la mère à élever cette petite fille à la peau trop

claire et à s'occuper de l'ancêtre aveugle, l'ombre de la cour sous l'avocatier, les *udu-seke* blancs et noirs qui servaient à ranger les trésors, les graines et les rêves. La famille qui avait existé au loin, il y a si longtemps. Cette époque où il eût été impensable d'enfermer tous les vieux séniles dans un même lieu. Ces jours bénis où elle, l'enfant-accident, passait ses journées à écouter les contes coulant, enchanteurs, de la bouche édentée du grand-père choyé. Avant qu'elle ne lui soit arrachée pour être envoyée à Save. Cette époque où il était acceptable d'enfermer les enfants pâles, nés de la collision entre Noires et Blancs, dans des orphelinats, loin de leurs parents encore vivants, pourtant.

Elle a parlé longuement, dans un flot continu de mots dont elle avait vaguement conscience qu'ils ne venaient ni d'en haut ni d'en bas, ni même des rangements du milieu, des mots venus de loin, du temps d'antan, celui-là justement qu'elle voulait leur dépeindre. L'origine des motifs noirs et blancs.

Et au terme de cette phrase si longue qu'elle en avait oublié le commencement, elle a attendu leur réaction. Une exclamation ? Une approbation ? Quelle belle histoire ! Allaient-ils en faire une exposition ? « Voici comme on vivait autrefois, là-bas. »

Non.

Un silence aussi long que sa logorrhée mémorielle.

Puis, une question :

— Mais c'est quoi cette langue ?

Cela fait un moment que sa vue s'est brouillée, qu'elle n'est plus en mesure de distinguer clairement les expressions sur les visages qui l'entourent sans ses lunettes, qu'elle égare sans cesse. Mais elle a su deviner l'incompréhension absolue qui a rempli ce long silence suivi d'une question suspendue.

Elle s'est sentie honteuse. Comme ce jour où elle s'était oubliée sur le fauteuil de la salle de motricité, peu après son arrivée, sa robe trempée par la chaleur soudaine qui coulait le long des jambes.

Cette longue phrase qui s'est enfuie de sa bouche, qui s'est enroulée tout autour de sa tête, la transportant, légère, comme enfin désarrimée de son corps qui la trahit, de son corps lourd, perclus de rhumatismes et de douleurs lancinantes, de son esprit défaillant, cette phrase-phénix s'est fracassée contre le mur de leur incompréhension.

— C'est quoi cette langue, madame Astrida ? Tonio, tu peux prévenir la psy s'il te plaît, je crois qu'elle est repartie dans ses mystères. Si ça continue comme ça, elle va plus du tout parler français, c'est dingue, on a aucune idée de ce qu'elle baragouine.

Le kiné s'est éloigné, après lui avoir jeté un regard inquisiteur.

Elle lui faisait peur. Ou plutôt, cette condition humaine-là, ce début de démence, comme une menace planant sur toute vie qui arrivait à son terme, l'effrayait. Il travaillait ici depuis peu, il avait juste eu le temps de s'habituer

à la déchéance des corps, aux peaux jaunies, noircies, rougies qui tombent et se dessèchent sans bruit. L'esprit n'était pas de son ressort, il ne s'attendait pas à cet indécent spectacle du déclin de la raison. Peut-être que c'est pour éloigner cette peur qu'on enferme les vieux loin du monde sain, pour protéger les gens comme lui.

Astrida s'est enfoncée dans son siège, a balbutié quelques mots dans un français rapiécé, tout juste réarticulé, et a fait semblant de se concentrer sur les mailles de son tricot.

L'aide-soignante a été appelée au chevet d'une autre vieille en défaillance, d'un autre vieux en déambulateur.

C'était la troisième fois ce mois-ci qu'elle se trouvait envahie par ces mots enfouis qui remontaient du fond de sa mémoire rapetas-sée, comme une inondation, comme une fumée qui s'échappe d'un feu que l'on croyait éteint, ravivant les flammes, et qui remplit rapidement la pièce puis la maison.

Cette langue qui sortait de sa vieille bouche pincée par l'effort du tricot, une maille à l'envers, c'était celle de l'enfance, celle qu'on lui avait coupée à Save, dans cet orphelinat où on enfermait les enfants bigarrés.

Une résurgence incontrôlable allait finir par reprendre ses droits et repousser à la périphérie de son esprit toutes les autres apprises sur les ruines de l'enfance indigène et que les sœurs blanches de Save avaient tenté d'effacer.

Mais personne, pas même la psychologue, dans cette résidence sécurisée, dans l'odeur douceâtre de carcasses fermentées, personne ne connaissait l'origine de cette langue qui colonisait lentement le monde en noir et blanc de Mme Astrida.

3.

Ramata – 2019

La première fois que je suis entrée à la résidence des Oiseaux, je pensais y trouver un peuple d'êtres décharnés enfermés dans une sorte d'antichambre de la mort. Je n'avais donc pas été surprise par le grand portail, les grilles grises surplombant le muret en brique, par l'impression d'emprisonnement que dégagait le bâtiment.

Mais une fois passé le petit hall d'entrée, j'allais au contraire découvrir un lieu lumineux, aux murs repeints de frais où des toiles colorées évoquaient plutôt des voyages exotiques et luxueux. De nombreuses plantes vertes – je vérifiai discrètement qu'elles n'étaient pas en plastique – accentuaient cette atmosphère agréable dès l'arrivée, tout comme la musique d'ambiance diffusée par les haut-parleurs disséminés dans tout le bâtiment. Une cage avec trois petites perruches aux plumes bleu et vert fluo, étonnamment silencieuses, était suspendue près du bureau d'accueil.

Mon regard avait immédiatement été attiré par un groupe de résidentes assises en cercle dans des fauteuils et canapés rouges, silencieuses comme les oiseaux.

Réunies autour d'une haute table ronde en verre au centre de laquelle trônait une boîte à biscuits anglais dans laquelle les mains piochaient avec une régularité métronomique, elles étaient presque toutes occupées à grignoter, sans répit ; une famille de rongeurs faisant ses réserves avant la grande hibernation.

Il faisait une chaleur moite à l'intérieur. Derrière la baie vitrée donnant sur un patio arboré, la fin de l'hiver s'annonçait pourtant à peine. Une vague odeur de peaux fanées, mélange d'antidouleurs et d'eau de Cologne, inondait la salle.

— Je vous présente !

Léa, l'animatrice qui m'avait accueillie, avait élevé la voix, pour attirer l'attention de ces dames prostrées qui n'avaient pas réagi à notre approche, le regard légèrement embué, perdu dans un vide dont j'allais apprendre plus tard à évaluer les contours. Mais pour l'heure, Léa m'énumérait les noms de famille de chacune des femmes assises là, qui pour certaines souriaient quand elles s'entendaient nommées, pas tant pour accueillir chaleureusement la visiteuse que par plaisir de reconnaître leur nom, de se savoir ainsi distinguées, considérées, élan narcissique indispensable à la survie dans cette collectivité des confins de la vie. J'ai toujours eu une très bonne mémoire des noms, alors

j'enregistrais les patronymes en même temps que je découvrais les yeux bordés de rouge qui semblaient tous rétrécis, minuscules, comme condamnés à disparaître dans des fronts blafards que de rares cheveux, blancs ou teints, habillaient.

Des noms d'ici, avais-je pensé en tissant inconsciemment des généalogies logiques avec ceux que j'avais longtemps entendus à l'appel au collège, au lycée, à l'université. Une cartographie des peuples du Sud-Ouest, les Gascons, les Basques, les Béarnais, des noms typiques des Landes ou du Médoc, je savais les reconnaître, moi, la fille venue d'ailleurs qui avait néanmoins fait ses armes professionnelles durant les premières années du « marketing territorial » quand la collectivité où je travaillais autrefois avait décidé de réenchanter son image à coups de slogans qui fleuraient bon le terroir sous vide.

La quatrième dame de la tablée s'appelait Berry, à une voyelle près nous aurions pu être parentes. Cette impossible éventualité, l'idée même du déni offusqué qu'aurait pu y opposer la vieille femme – mais il n'y a jamais eu de nègres dans ma famille ! – dans un éclair de lucidité raciale, m'avait fait sourire. Pourquoi m'étais-je imaginé qu'ici, chez ces gens échappés d'une autre époque, le mot « nègre » aurait encore forcément cours, qu'il y serait utilisé sans les filtres qui depuis quarante ans arrondissaient les sentiments humains. Dans leur enfance à eux, on disait « nègre » sans façon.

Leur mémoire s'effaçant à l'envers, il y avait fort à parier que ce mot ait survécu aux slogans Benetton.

Mais cela ne me faisait pas peur, ni ne me rebutait. N'avais-je pas dit à mon mari, la veille, en riant : « Moi je préfère de loin ceux qui expriment ce qu'ils pensent vraiment à tous les autres là qui pincent la bouche en me disant, la main sur le cœur, l'autre prête à me chasser, qu'ils n'ont rien contre les gens de couleur. Je ne suis pas plus black que nègre alors autant que les choses soient claires, que je sache vraiment ce qu'ils voient quand ils me regardent. »

Travailler avec des êtres rabougris me convenait parfaitement. Je voulais désormais arpenter ce territoire médian, me pencher sur ces têtes qui ne pouvaient plus me surplomber d'une quelconque autorité. J'allais plonger dans leurs regards fatigués avec l'espoir d'y trouver des explications aux questions apparues lorsque j'avais arraché mes œillères : le mépris, le rejet, le déni. Je pensais devoir aller chercher les réponses à leur racine, dans la génération qui avait façonné le monde actuel, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, chez ceux qui avaient fait venir mes parents et ceux de mon mari en France, une main-d'œuvre bon marché dont ils ne voulaient imaginer qu'elle allait planter sur leur terre des milliers de pousses rebelles.

Alors autant que, dès à présent, on se passe des faux-semblants ; s'ils pensaient en me

voyant que j'étais une négresse, il fallait que je le sache.

Ma main n'en serait que plus généreuse et ferme à leur égard.

J'allais leur montrer toute l'étendue de mon humanité.

— C'est pour quoi ?

Une voix chevrotante, comme une plainte.

C'était Mme Mouneyrac qui me regardait par-dessous, laissant deviner l'effort immense de son cou frêle pour redresser sa tête.

Le genre de question que l'on pose sur le pas de sa porte quand un inconnu s'y présente, sans uniforme, ni colis, ni enveloppe ou bouquet de fleurs à la main. Ça ne peut être que pour vous prendre quelque chose, un mendiant, un voleur, un arnaqueur.

Léa avait répondu à ma place :

— C'est une stagiaire, elle s'appelle Ramata et elle va vous faire faire plein de jolies choses.

Tout ce qu'il ne fallait pas dire.

Moi Ramata, cinquante ans, je me suis sentie terriblement humiliée d'entendre mon CV résumé à cette chose insignifiante que l'on écrit au début, quand on cherche son premier ou deuxième emploi mais qu'on s'empresse ensuite d'effacer, l'expérience venant.

La stagiaire. Celle qui ne sait pas faire grand-chose, à laquelle il faut tout expliquer, qui nous colle aux basques en notant tout dans un calepin, même le nombre de sucres pour le thé de la cheffe de service, qu'on met de corvée photocopies-reliures, standard, réception

des fournitures, histoire de rentabiliser les quelques centaines d'euros que la loi nous force à lui payer.

J'avais plus de vingt-cinq ans de carrière comme cadre dans une collectivité territoriale et j'y serais bien restée s'il n'y avait eu harcèlement, burn-out, licenciement. Une rupture radicale pour reprendre ma vie en main, pour ne pas mourir ou tuer quelqu'un, c'est cela qui m'avait menée ici, en cette froide matinée de février.

Tout recommencer à zéro, une formation d'art-thérapeute et bientôt un nouveau diplôme. Il ne me restait plus qu'un stage à faire pour le valider. Je me considérais déjà comme une professionnelle, je ne venais pas ici pour apprendre d'une plus expérimentée que moi mais bien pour proposer mes services.

Il n'y avait jamais eu d'art-thérapeute à la résidence des Oiseaux, je savais que j'allais être la première.

Au téléphone, la directrice avait semblé enthousiaste : « Ça leur fera une activité de plus, les familles seront contentes ! »

Elle m'avait cependant fait comprendre que je ne devais espérer aucune embauche, arguant qu'il n'y aurait jamais de budget pour « ce genre de choses » dans la maison.

Je ne me considérais donc pas comme une simple « stagiaire », et j'envisageais encore moins ma pratique comme se résumant à « faire faire des jolies choses » à mes patients.

Léa m'avait appelée d'office par mon prénom, sans m'en demander la permission, moi qui avais toujours exigé de mes collaborateurs qu'ils n'utilisent que mon patronyme. Elle était de cette génération qui peinait à dire « Monsieur, madame », voulait tutoyer la terre entière et faire la bise au premier inconnu.

Mais cela, j'avais appris à l'accepter. Ma longue thérapie m'avait permis de décortiquer tous les mécanismes de survie en milieu professionnel hostile que j'avais déployés pendant plus de deux décennies.

Pour être acceptée.

Pour être respectée.

Pour être obéie.

Une femme comme moi à la tête d'une direction dans une très grande collectivité, en province. Je m'étais construit une armure, de diplômes d'abord, d'assurance ensuite, de négation enfin. Pour prétendre ne pas voir, ne pas entendre, ne pas savoir ce qui se disait dans mon dos, les petits noms, les blagues tendancieuses, les insinuations blessantes dans une langue policée.

Mme Barry. Je suis Mme Barry. On n'a pas gardé les cochons ensemble. Je me disais, en utilisant cette expression, « pourvu que personne ne découvre qu'en plus je suis musulmane ». Je mettais les gens à distance, pensant me protéger, depuis le jour où j'avais surpris cette remarque : « Elle veut nous faire croire que c'est une Française pur jus, t'en connais beaucoup des qui s'appellent Ramatawawa ?



14004

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 10 décembre 2023*

Dépôt légal décembre 2023
EAN 9782290385005
OTP L21EPLN003429-554311

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion